

Force de Saint-Denys Garneau

Gilles Marcotte

Volume 20, numéro 1 (58), automne 1994

Saint-Denys Garneau

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201137ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201137ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marcotte, G. (1994). Force de Saint-Denys Garneau. *Voix et Images*, 20(1), 41–49.
<https://doi.org/10.7202/201137ar>

Résumé de l'article

Résumé

Saint-Denys Garneau a voulu, profondément, opiniâtement, devenir écrivain. Il s'y est exercé pendant plusieurs années, comme on le voit par sa correspondance, celle en particulier qu'il a entretenue avec Françoise Charest, ou encore dans son Journal. Or, c'est précisément au moment où ce désira été brisé qu'il est devenu véritablement écrivain : au moment de -la plus grande détresse, de la privation de tout, et d'abord de l'image de lui-même. On tente, ici, de mesurer la force qu'il fallait à Saint-Denys Garneau pour écrire à partir de ce dénuement.

Force de Saint-Denys Garneau

Gilles Marcotte, Université de Montréal

Saint-Denys Garneau a voulu, profondément, opiniâtement, devenir écrivain. Il s'y est exercé pendant plusieurs années, comme on le voit par sa correspondance, celle en particulier qu'il a entretenue avec Françoise Charest, ou encore dans son Journal. Or, c'est précisément au moment où ce désir a été brisé qu'il est devenu véritablement écrivain : au moment de la plus grande détresse, de la privation de tout, et d'abord de l'image de lui-même. On tente, ici, de mesurer la force qu'il fallait à Saint-Denys Garneau pour écrire à partir de ce dénuement.

Je pars d'une phrase, et j'allais dire de n'importe quelle phrase, tant elles sont nombreuses, dans le journal, dans les lettres, dans les poèmes même de Saint-Denys Garneau, les phrases qui disent à peu près la même chose, qui rendent le même son. La phrase, donc: «On peut apporter à dire, à écrire, etc. une intempérance plus coupable que celle de la chair¹.» Par ces quelques mots, me voilà reporté au début des années cinquante, plus précisément en 1953, année de première parution du *Journal*. Nous lisions cela pour la première fois et nous étions saisis à la fois d'admiration et de frayeur, d'admiration pour cette prose qui exposait à la lumière les interdits religieux les plus solidement enracinés de notre culture, et de frayeur, parce qu'obscurément sans doute nous craignons, malgré les progrès évidents (mais lents) de notre libération, de retomber dans les mêmes épouvantables ornières. Quelques années plus tard, en 1960, l'année-symbole de la Révolution tranquille, on lira dans *Convergences* la célèbre philippique de Jean Le Moyne: «Je ne peux pas parler de Saint-Denys Garneau sans colère. Car on l'a tué².» Qui, on? La société

-
1. Saint-Denys Garneau, *Œuvres*, édition critique par Jacques Brault et Benoît Lacroix, Les Presses de l'Université de Montréal, 1971, p. 556, mardi gras 1938. Dorénavant, cet ouvrage sera identifié par le sigle O suivi du folio.
 2. Jean Le Moyne, *Convergences*, Montréal, HMH, 1961, p. 219.

canadienne-française, ou plus justement ce que Le Moyne appelait « l'aliénation canadienne-française », fuite éperdue devant la vie, l'amour, la joie. Ce grand texte de colère et de compassion a fixé pour longtemps la figure du poète, de l'écrivain, et a sans doute — à tort, contre les intentions de l'auteur — confirmé dans leur éloignement certains lecteurs déjà ennuyés par la thématique apparente de l'œuvre de Saint-Denys Garneau. On n'entendait plus l'autre voix, la voix feutrée de l'autre ami, Robert Élie, qui dans la préface des *Poésies complètes* avait mis le lecteur en garde contre la tentation de voir dans la crise de Saint-Denys Garneau « les phases de quelque maladie cataloguée », et l'invitait plutôt à y lire « une rencontre décisive (du poète) avec sa destinée, qui est la découverte de sa vocation de poète, et cette autre rencontre avec la mort, qui lui révèle en même temps le vrai visage de la vie³ ». On ne l'entendait pas, cette voix, parce qu'elle disait tout le contraire de ce que répétait chaque jour le discours progressiste des années cinquante : on n'en avait que pour la santé, l'équilibre, la guérison d'une sorte de maladie nationale dont l'œuvre de Saint-Denys Garneau semblait reproduire les symptômes les plus inquiétants. La psychanalyse arrivait, jetant un regard sévère et profondément désolé sur une longue tradition de culpabilité morbide, de refus de la vie. La nouvelle poésie, celle de l'Hexagone, rêvait de « Beauté sans voile ni remords⁴ », selon l'expression de Jean-Guy Pilon dans *Les Cloîtres de l'été* ; elle voulait avant tout « réapprendre les espoirs nécessaires ».

Le vœu de renouveau du jeune poète (qui représente bien ici toute une génération, celle de l'Hexagone) implique de toute évidence une rupture, aussi nette que possible, avec l'aveu d'« intempérance coupable » consigné dans la phrase de Saint-Denys Garneau. Comment, cette rupture, ne l'aurait-on pas voulue de toutes ses forces ? La phrase de l'aîné est effrayante, en effet. Elle accueille et reproduit la hantise de ce qu'on appelait autrefois le péché de Québec, le péché de la chair, et en étend la contamination jusqu'à l'écriture elle-même. Et ce n'est pas seulement l'intempérance qui est visée, l'abus, l'excès, mais la chose même, la chair encore et plus encore le dire, l'écriture, cela même que Saint-Denys Garneau pratique pour ainsi dire sous nos yeux. Les phrases de ce genre, venues de la tradition la plus vénérable de notre culture religieuse, sont légion dans le *Journal*, et font comprendre la douloureuse indignation de Jean Le Moyne.

3. Robert Élie, préface aux *Poésies complètes* de Saint-Denys Garneau, Montréal, Fides, 1949, p. 16.

4. Jean-Guy Pilon, *Les Cloîtres de l'été*, Montréal, l'Hexagone, 1954, p. 21.

Aujourd'hui encore, on ne lit pas Saint-Denys Garneau sans risque, sans danger. Je me croyais mithridatisé, après tant d'années, et pourtant, en traversant au cours des derniers mois la grande édition Brault-Lacroix et les *Lettres à ses amis*⁵, j'ai encore été saisi par une sorte de vertige. J'ai mieux compris, notamment, pourquoi la critique anglo-canadienne, à la sortie du *Journal* en traduction, s'était montrée si réfractaire aux craintes futiles, aux scrupules, aux distinctions morales infimes, à tout le fatras vieux-catholique qui occupe une grande partie du texte. Il y a là, oui, disons-le, une quantité considérable de niaiserie, c'est-à-dire de discours anémique, entravé par l'imaginaire de la faute. Et l'impression est particulièrement forte dans l'édition Brault-Lacroix, plus complète, plus fidèle au manuscrit que l'ancienne édition Le Moyne-Élie, à cause de l'état d'improvisation, d'inévitable désordre dans lequel se présente le texte. Une telle édition était sans doute indispensable, mais à cause du soin infini qu'elle met à rassembler les brouilles textuelles, en s'interdisant explicitement toute forme de choix ou de hiérarchisation, elle peut rendre problématique la rencontre entre Saint-Denys Garneau et le lecteur.

Je reviens à la phrase de tout à l'heure, à la phrase terrible sur le péché d'écriture déclaré plus grave que celui de la chair même, ce dernier occupant d'ailleurs l'espace général de la faute. En aggravant ainsi les choses, en faisant porter à l'écriture la faute essentielle, la faute de la chair, la faute de toute chair, Saint-Denys Garneau confirme-t-il vraiment une tradition de prudence, de stérilité entretenue? Ou bien ne faudrait-il pas penser, au contraire, qu'en passant ainsi à l'excès il change de terrain, il se déporte dans un autre lieu, constitué par la question même de l'écriture⁶? Le *Journal* ne parle presque pas d'autre chose: il s'agit toujours d'écrire, de renoncer à écrire, de recommencer à écrire, d'affronter l'écriture comme une nécessité inéluctable en même temps qu'un luxe interdit, de la vivre à la fois comme une grâce imméritée et comme un immense péril. Il faut mesurer la gravité d'une telle entreprise; et surtout, dès le départ, l'arracher aux circonstances biographiques, à l'anecdote, aux impressions hâtives. Disons tout simplement, pour nettoyer un peu l'atmosphère, que Saint-Denys Garneau n'était ni bigot ni puceau, et passons à autre chose, à l'essentiel, à cette plongée dans l'écriture qui n'a

5. Saint-Denys Garneau, *Lettres à ses amis*, Montréal, HMH, 1967.

6. Sur l'écriture et la mort dans l'œuvre et la vie de Saint-Denys Garneau, voir l'article d'Yvon Rivard, «Qui a tué Saint-Denys Garneau?», *Liberté*, janvier-février 1982, que son titre même donne comme une réponse au texte de Jean Le Moyne.

d'équivalent dans aucune autre œuvre québécoise, même si l'on en perçoit quelques échos chez de jeunes écrivains, un Réjean Ducharme, un Jacques Poulin. L'héritage de Saint-Denys Garneau se reconnaît plus facilement chez les prosateurs que chez les poètes, les praticiens de la poésie, sans doute parce qu'il a toujours lui-même travaillé, même dans le poème, au plus près des sévérités de la prose.

Le sentiment d'intempérance, de faute dont parle la phrase de Saint-Denys Garneau répond, très exactement, à la force d'un désir, et plus : d'une décision. Six ans plus tôt, il avait noté dans son *Journal* cette injonction péremptoire : « Écris » (O, p. 635). Point, sans complément. Des compléments, il tentait d'en trouver dans les lignes subséquentes : « Ne permets pas, écrivait-il, qu'un moment de toi retourne au néant dont il semble venir. Quand une pensée ou un sentiment ou une impression traverse ton âme et que cela semble une partie de toi-même, une parcelle de ta vie, retiens-la, exprime-la autant que tu peux, donne-lui la forme la plus belle, si tu peux très belle. » Ce n'est pas grand chose, une pensée, un sentiment, une impression qui « traverse ton âme » ; en fait, la matière de l'écriture c'est l'âme même, c'est le « moment de toi », l'expérience personnelle déjà saisie par le désir d'écrire. Saint-Denys Garneau ajoute : « Pourquoi ? Je ne sais. » Et il n'y a rien à savoir en effet, car l'écriture se suffit à elle-même. N'imaginons pas ici quelque narcissisme ingrat, une réduction du monde à ses seuls signes, une sorte de dévitalisation : il y a des pensées de Saint-Denys Garneau sur la musique, la peinture, sur la politique même — je pense à ses réflexions sur le nationalisme — qui nous intéressent au plus haut point, et d'autre part le spectacle de la nature est présent dans le *Journal*, la correspondance et les poèmes comme il ne l'est pas souvent dans la littérature québécoise. Mais tout cela est emporté par une écriture qui n'épouse pas les intérêts du monde, une écriture qui a ses propres intentions et qui entraîne ses propres sujets dans une direction toujours imprévue. Disons autrement : l'écriture est vouée, chez Saint-Denys Garneau, au détournement de sens.

Il faut lire les premiers textes, les premiers essais, les premières lettres de Saint-Denys Garneau pour prendre la mesure du désir qui le poussait vers l'écriture, la constance avec laquelle, dans une existence instable, il a maintenu le cap sur elle. Ces textes ne sont pas très agréables à lire ; comme ceux de tous les grands écrivains, qui s'entassent dans les éditions critiques, ils ont une naïveté, une faiblesse d'imagination, une suffisance même assez pénibles, pour lesquelles la richesse des œuvres futures n'inspire qu'une indulgence malaisée. L'ensemble le plus révélateur de la *Correspondance* de

Saint-Denys Garneau, à cet égard, est constitué par les lettres à Françoise Charest, écrites de 1928 à 1931, c'est-à-dire entre seize et dix-neuf ans. Le voici, l'écrivain en herbe, tout plein de considération pour lui-même, pour ses dons, prodigue en coquetteries littéraires de toutes sortes, transcrivant soigneusement les lettres qu'il envoie à la demoiselle, lui parlant d'amour et de littérature (les deux sujets sont indissociables à cet âge) alors que tout ce qu'il veut, d'évidence, c'est s'exercer à l'écriture, se faire des muscles littéraires, devenir l'écrivain qu'il rêve d'être et qu'il croit peut-être incarner déjà. « Je vous écris un mot, dit-il à Françoise, pour vous donner mes idées sur l'élocution et le classique. Est-ce vraiment pour cela, et n'est-ce pas un besoin que j'ai de vous écrire? Je ne sais, ou plutôt, je le sais peut-être... mais qu'importe, je vous écris » (O, p. 802). Qu'importe ce que je *vous* écris, qu'importe même que je *vous* écrive, à *vous*: le jeune homme se sert de sa correspondance et de sa correspondante pour se renvoyer à lui-même l'image de l'écrivain rêvé. Au sortir de cette expérience, il écrira à un autre correspondant, un des plus chers sûrement, André Laurendeau: « J'ai donc beaucoup changé! Non, je me suis défini; j'étais tout et je suis devenu moi... » (O, p. 906). Ce moi, solide, plein, aimablement narcissique, qui entretient avec la nature un contact de plus en plus délié, productif, qui parle de musique, de littérature, de peinture avec une ferveur et une assurance qui ne sont déjà plus celles d'un débutant, ce moi d'écrivain dont les dons commencent à impressionner fortement les lecteurs de la *Correspondance*, est également celui qui peut déclarer à Jean Le Moynie en 1934: « Voilà donc mon but: créer de la beauté, et participer à un mouvement de renaissance au Canada⁷ ». Louable ambition, sans doute: celle-là même d'un abbé Casgrain, perpétuée par tous ceux qui depuis lors ont eu à cœur de créer une littérature nationale. (Et le remplacement du mot Canada par le mot Québec ne change rien à l'affaire...)

Mais l'année suivante, en 1935, c'est le texte bien connu du *Journal*, le glissement de terrain, le moi détruit, en morceaux, privé de ses plus intimes assurances: « J'ai connu la semaine dernière une expérience intérieure de délaissement, d'humiliation, de solitude. J'ai remercié Dieu de ne m'avoir pas fait prévoyant, car continuer par l'imagination en longueur cet état d'extrême tension en même temps que cette sensation de précarité, d'inutilité, d'impuissance, m'aurait mené à une sorte de folie désespérée, abandon de tout l'être à un obscur aveuglement dont depuis cet automne surtout je sens la

7. Saint-Denys Garneau, *Lettres à ses amis*, op. cit., p. 96.

ménace» (O, p. 340). C'est ici, dans cette désolation, dans cette privation, et appelée par la privation non pour combler un vide mais l'accompagner en quelque sorte, en dessiner les figures, c'est ici que la force véritable, la force d'écriture, va apparaître.

Saint-Denys Garneau ne comprend pas, d'abord. Il emploie à plusieurs reprises, dans la suite du texte, le mot «difficulté», comme si ce qui se passe n'était qu'empêchement temporaire, un obstacle qu'il s'agirait de surmonter, une crise dont la traversée devrait produire un accroissement de perfection, d'assurance. Il s'encourage, se bat les flancs : «Ma grande difficulté à écrire ne me décourage pas. J'y vois une accentuation de sévérité qui m'est bon signe. Je veux une plus grande perfection ; et surtout plus de plénitude dans la forme» (O, p. 346). Or la «perfection», la «plénitude», on le sait parce qu'on connaît la suite de l'histoire, c'est précisément à ce moment ce qui lui échappe, ce qui fait défaut et qui doit faire défaut pour qu'autre chose apparaisse. La même confusion se produit — et comment ne se produirait-elle pas ? — dans la phrase suivante, où il est encore question d'une «difficulté» : «Cette sécheresse, écrit-il, cette difficulté vient de ce que je suis à un tournant. Mon style tend à s'abstraire : parce qu'il n'est pas assez fort, ni assez formé, il en reste mort ; mais par le travail j'arriverai à lui redonner de l'allure ; il est tué par la difficulté qui l'arrête à chaque moment.» La force dont on rêve ici est celle qui accomplirait, porterait à la perfection *celle d'avant*, l'écriture qui jouait librement dans le monde, les apparences, les ressemblances. Mais c'est une tout autre force qui est exigée maintenant, et qui va même dans le sens contraire de la précédente. Saint-Denys Garneau écrit, dans la même note, ceci qui est sans doute mieux accordé à la situation dans laquelle il se trouve : «Je me détache du lyrisme facile, coulant, qui s'emporte lui-même : je me détache des mots». Le «détachement», oui ; il en sera très souvent question dans le *Journal* et les *Poésies*, tantôt sur le mode de la réflexion spirituelle, tantôt sur celui du récit, de la fiction. Mais Saint-Denys Garneau pourrait, n'est-ce pas, dire exactement le contraire : qu'il est désormais livré aux mots, à l'écriture d'une façon qu'il n'avait pas prévue, et qui appelle non pas une force de contrôle, de domination, mais une sorte de patience — au sens excessif qu'a ce mot chez Rimbaud : «science avec patience, le supplice est sûr» —, un laisser-faire plutôt qu'un faire. Tout, chez Saint-Denys Garneau, ne consent pas à ce désistement. Il subsiste encore un «je», dans la *Correspondance* comme dans le *Journal*, qui réfléchit à diverses choses, qui pèse des scrupules, qui interroge son confesseur intime, qui se pose des questions sur le monde ; mais il y a aussi, de plus en plus fréquemment, une troisième

personne, « il » ou « on », parfois remplacé par un « nous » de convention, non pluriel, qui anime les textes véritablement souverains de Saint-Denys Garneau, ceux qui font de lui un des écrivains majeurs de notre littérature. Je me limiterai ici, aux textes en prose, et particulièrement à ceux qu'on lit dans le *Journal*.

Ce sont des récits comme sans auteur, comme parlant d'un quidam, d'une personne quelconque, vue d'un peu loin ou au contraire de tout près, sous la loupe, au microscope. On pense au grand texte du « Mauvais pauvre », devenu pour plusieurs le texte emblématique de l'œuvre de Saint-Denys Garneau, mais ce texte n'est pas seul, il est accompagné de toute une série de récits semblables où se lit, à peine variée, la même histoire de dénuement, de dessaisissement, d'ébranchement⁸. Beaucoup de ces textes sont présentés comme des « esquisses », des ébauches ; mais des ébauches qui, bien entendu, ne seront pas reprises, ne pourraient pas être reprises, conduites jusqu'à la perfection rêvée. Esquisses, elles sont paradoxalement ce qu'elles doivent être, on n'attend rien de plus que ce qu'elles donnent, là, immédiatement. Entré la première ligne et la dernière il ne se passe presque rien, le texte suit son cours jusqu'à l'épuisement, épuisement de lui-même et du petit sens qu'il proposait, d'une faible image qui ne demandait qu'à être effacée. Voici, par exemple, l'esquisse de nouvelle intitulée « Incongruité » : « On le voyait avec un air d'attendre. Il se promenait non pas comme une âme en peine, mais comme un corps en peine. Il offrait aux regards une sorte de surface sans résistance... » (O, p. 485). Et cela continue ainsi, sans histoire(s), au singulier ou au pluriel, jusqu'à la conclusion qui n'en est pas une : « De sorte que cette soif qu'il avait, ou plutôt qu'il était, avait tendance à faire craquer ». (Erreur, l'absence du complément personnel attendu ? Ou suggestion que tout, en même temps que le sujet, est menacé de destruction ?) Mais il y a quelque chose, dans ces histoires de désastres, qui ne « craque » pas, qui est porté, soutenu par une très grande force, et c'est le mouvement même de l'écriture, son rythme sûr, son vocabulaire extrêmement exact. Cette écriture, qui semble n'avoir rien d'autre à dire que le désastre, se dit irréfutablement elle-même, n'arrête pas de dire par son mouvement même, par sa façon toute terrestre d'aller son chemin malgré tout, de dire son humble victoire sur ce qui est ligué contre elle, et d'abord le sens même, la tyrannie du sens, du discours qui veut *avoir raison*.

8. Voir Jean Gagnon, *Le « mauvais pauvre » de Saint-Denys Garneau*, étude textuelle, mémoire de maîtrise, Université de Montréal, Département d'études françaises, 1974.

On pourra, non sans motif, parler de Kafka ; mais un Kafka plus dépouillé encore, moins imaginaire, de souffle court, sans juges explicites et sans château à l'horizon. On sera également tenté de s'en remettre à Maurice Blanchot pour qui « Écrire, c'est entrer dans l'affirmation de la solitude où menace la fascination⁹ », Blanchot parlant du récit qui est « l'événement même » plutôt que « la relation de l'événement¹⁰ ». Aucun écrivain québécois n'est plus proche des réflexions de Blanchot sur l'écriture, que Saint-Denis Garneau. Mais si l'écriture est chez lui menacée d'une fascination, elle est aussi, contradictoirement et nécessairement, dans les circonstances particulières où elle s'est produite, revendication obstinée d'une liberté, nécessité ressentie d'une distance sans laquelle il serait illusoire de parler de culture. La pauvreté de l'écriture de Saint-Denis Garneau, soulignée à plus d'une reprise par les critiques de l'époque et notamment par René Garneau, qui n'en avait que pour Alain Grandbois, est — travaillée, retournée, convertie en puissance d'action — l'extrême pauvreté de son époque, et celle de la nôtre encore quand elle se mesure à ce qu'elle devrait être ou à ce que nous rêvons qu'elle soit. Saint-Denis Garneau indique le passage, il le fraie. Et c'est pourquoi, seul de tous les écrivains de son temps, il a eu, malgré les dénégations nombreuses, des héritiers. Non pas des imitateurs mais des héritiers, c'est-à-dire des écrivains qui l'ont vraiment lu, qui ont repris la question de l'écriture où il l'avait laissée. Sans sous-estimer l'apport de la critique purement académique, il faut observer que le discours sur Saint-Denis Garneau a été tenu très souvent par des critiques ou essayistes qui étaient au premier chef des écrivains, des praticiens de l'écriture, les Pierre Vadeboncoeur, Jacques Brault, Pierre Nepveu, Jean Larose ; et je n'oublie pas Réjean Ducharme qui, sans le nommer (mais Réjean Ducharme nomme rarement les écrivains avec qui il a le commerce le plus profond), a remis en œuvre le texte du poète dans ses premiers romans. Parmi les poètes qui ont constitué la première génération moderne de la littérature québécoise, Rina Lasnier, Alain Grandbois, Anne Hébert, aucun autre n'a eu cela.

La dernière phrase de Saint-Denis Garneau qui nous soit accessible forme le tout d'une lettre envoyée de Sainte-Catherine à Robert Élie, le 21 août 1943, deux mois avant la mort du poète : « Ne venez pas me voir¹¹ ». Par son laconisme, son caractère absolument décisif, elle ne peut pas ne pas faire penser à la réponse donnée par Rimbaud

9. Maurice Blanchot, *L'Espace littéraire*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1955, p. 27.

10. *Id.*, *Le Livre à venir*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1959, p. 14.

11. Saint-Denis Garneau, *Lettres à ses amis*, *op. cit.*, p. 489.

à qui lui demandait, trop tard, des nouvelles de sa poésie : « Je ne m'occupe plus de ça. » Ce mot d'adieu, cette demande d'écart, Saint-Denys Garneau l'envoie donc à Robert Élie et par lui à d'autres intimes, Jean Le Moyné, Claude Hurtubise, c'est-à-dire (il faut y insister) à l'amitié la plus chaleureuse, la plus intelligente : on ne saurait donc y lire un refus simple, une manifestation d'hostilité. Imaginons que la phrase s'adresse également à nous, ses lecteurs, dans un sens légèrement différent, c'est-à-dire qu'elle nous demande de respecter, à l'égard de l'écrivain que nous célébrons cette année, une distance qui est celle même de la lecture. Lire Saint-Denys Garneau, aujourd'hui, ce n'est pas s'identifier à lui, fût-ce pour dénoncer son aliénation, comme Paul Chamberland se posant en « Saint-Denys Garneau sous le regard du mauvais pauvre¹² », le répéter, le mimer ; ce serait, plutôt, entrer avec lui dans les voies d'une écriture de l'inquiétude, du dessaisissement. « Parole de poète, dit Blanchot, et non de maître¹³ ».

12. Paul Chamberland, *L'afficheur hurle*, Montréal, Parti pris, 1964, p. 22.

13. Maurice Blanchot, *Le Livre à venir*, *op. cit.*, p. 50.